



# Les enfants du pays

PIERRE JAVAUX  
présente

**Michel Serrault**

# Les enfants du pays

Un film de Pierre Javaux

**William Nadylam   Emma Javaux   Pascal Nzonzi   Arthur Chazal**  
**Ralph Amoussou   Jacky Ido   Cédric Ido   Allen Parnell**

Durée : 1h27

**SORTIE LE 19 AVRIL 2006**

Distribution **BAC** FILMS  
88, rue de la Folie Méricourt  
75011 Paris  
Tél. : 01 53 53 52 52  
Fax : 01 53 53 52 53  
www.bacfilms.com

Presse *Moteur!*  
Dominique Segall / Astrid Gavard / Linda Marasco  
20, rue de la Trémoille  
75008 Paris  
Tél. : 01 42 56 95 95  
Fax : 01 42 56 03 05

Le dossier de presse et les photos sont téléchargeables sur [www.bacfilms.com/presse](http://www.bacfilms.com/presse)

## SYNOPSIS

À l'abri derrière la grande forêt des Ardennes, un petit village vide de tous ses habitants.

De tous ? Pas tout à fait...

Pour Gustave, il n'est pas question d'abandonner sa distillerie. Et encore moins Camille et Etienne, ses deux petits-enfants orphelins.

On est en mai 1940 et la "drôle de guerre" n'a jamais si bien porté son nom.

Curieuse, cette guerre le devient plus encore quand débarque un matin une patrouille de Tirailleurs Sénégalais, égarée sur le chemin du front. Parce qu'ils sont d'une couleur de peau différente, ces frères d'armes venus d'Afrique pour "défendre la Mère Patrie" suscitent d'emblée l'hostilité et l'inquiétude du paysan.

Gustave va vite établir son autorité : avec une veste de sergent de 14/18, il prend en main les soldats égarés.

Il emmène leur caporal et quelques soldats sur les hauteurs avoisinantes afin d'établir un contact radio avec l'État-Major pour leur donner leur feuille de route et se débarrasser d'eux !

Malgré les mises en garde de Gustave, leur grand-père, Camille et Etienne se rapprochent des tirailleurs restés au village, dont ils découvrent la fantaisie et la joie de vivre.

Le jeune garçon se lie vite d'amitié avec Baye Dame, un vieux sorcier.

Camille, elle trouve en la personne du jeune Bha le complice de jeu, puis l'amoureux qui manque à ses années d'adolescence.

Et tant pis s'ils ne parlent pas la même langue !

Cette parenthèse heureuse n'aura qu'un temps.

Les premières bombes tombent sur le village .

Un vieux proverbe africain dit "Si tu rencontres un étranger, avant de le repousser, méfie-toi, tu es peut être devant ton frère ou... devant ton miroir ! "

# ENTRETIEN AVEC PIERRE JAVAUX

**Vous avez produit des documentaires, des fictions pour la télévision et les longs-métrages de Marc Esposito pour le cinéma. À quand remonte votre envie de réaliser ?**

J'ai eu la chance de faire le tour du monde avec mes productions. En 1985, j'ai commencé par le documentaire avec Haroun Tazieff, dans le Turkestan. Ensuite, j'ai produit des fictions dans de nombreux pays pour Arte. LE CŒUR DES HOMMES était mon premier long métrage parisien ! En 1996, lorsque j'étais à Cuba, j'ai réalisé un court métrage. L'humanité des gens, malgré les contraintes, me touchait... L'envie a donc toujours existé mais tout vient à point à qui sait attendre. C'était le moment.

**Comment est né le projet des ENFANTS DU PAYS ?**

D'abord, Pierre Chaillan et Emmanuel Mauro m'ont proposé un synopsis du projet, où il était question du sacrifice vain de Tirailleurs Sénégalais et de la rencontre avec une famille de villageois.

Tous les ingrédients étaient là pour que je puisse faire mon film : transmettre au travers de mes expériences et de mes idéaux ces notions essentielles de tolérance et de connaissance de l'autre. Il me semble que si j'ai une seule chose à apprendre à mes enfants, c'est celle-là.

**En fait, il ne s'agit pas du tout d'un récit autobiographique...**

Non, mais raconter l'histoire de gens simples pendant un événement aussi dramatique, cela me touche. Comme des millions de gens, mes parents ont vécu la vie des gens simples pendant la guerre et ont donc subi le cours de l'histoire et les humiliations. On n'en sort pas indemne et il est clair que cela marque même les enfants.

**L'histoire est-elle basée sur des faits réels ?**

Le cadre historique est vrai. L'action déroule entre le 10 et le 12 mai 1940, c'est la fin de "la drôle de guerre", le début de la "vraie". L'Allemagne attaque le 10 mai en Belgique pour y aspirer l'armée française. Le 12, ils traversent avec leurs chars la forêt des Ardennes que l'Etat-Major considérait comme un rempart naturel infranchissable ! Ensuite ils encercleront nos troupes. Dans les Ardennes, il y avait très peu de soldats. Dans plusieurs bourgades avoisinantes, il y a eu des corps de Tirailleurs Sénégalais laissés en première ligne, inutilement.

**L'action se déroule dans ce village déserté des Ardennes où Gustave vit seul avec ses deux petits-enfants. Tout est bouleversé avec l'arrivée de ces Tirailleurs Sénégalais. À partir de là, comment avez-vous développé le scénario ?**

Avant de relater un fait historique, mon ambition était de faire une fable sur la tolérance. Gustave s'est construit une espèce d'utopie dans cet endroit abandonné. Il a un amour égoïste en gardant ses petits-enfants près de lui et en vivant en dehors de l'histoire et du monde. Et puis, les Tirailleurs arrivent. On assiste alors à un conflit immédiat. Gustave les rejette. C'est tout à la fois un réflexe raciste et le réflexe d'un grand-père qui protège ses petits-enfants. Sa petite fille a 16 ans... Le développement du scénario, c'est donc le rapprochement possible des deux communautés, qui se réalise d'abord avec les enfants sur le thème d'une fantaisie partagée avec les Tirailleurs. Enfin, le troisième acte est un épilogue de dramaturgie tragique. La morale pourrait être : "Avant de repousser un étranger, méfie-toi, tu es peut être devant ton frère, ou... devant toi-même".

**Qui sont ces Tirailleurs ?**

Le corps des Tirailleurs date du 19ème siècle. Dans nos colonies, on avait besoin de soldats pour la colonisation elle-même et puis pour nos guerres. Tirailleurs Sénégalais, c'est le nom du corps des Tirailleurs mais ils venaient de toute l'Afrique de l'Ouest. Nous avons joué avec cela en permanence : il n'y en a aucun qui parle la même langue dans le groupe. Ils parlent le forofifon, ce langage absurde instauré par l'administration française. On les a remerciés de leur héroïsme, mais cela ne coûte que des médailles ! Les promesses qu'on leur a faites n'ont jamais été tenues comme par exemple la citoyenneté française. Pour moi, c'est une des pages honteuses de notre histoire. Aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'un certain malaise vient du fait que l'on n'a pas réglé le problème d'humiliation des grands-parents. Un adolescent dont le grand-père était Tirailleur ne peut qu'être profondément blessé de cette absence de reconnaissance.

**Parlons du Caporal Malick, le chef des Tirailleurs. Il est aussi raciste que Gustave, très méprisant envers sa patrouille...**

On a fait attention à ne pas trop forcer le trait... Il est effectivement condescendant par rapport à sa troupe. Il n'y a que le sorcier qu'il n'ose pas contredire. En Afrique, c'est un personnage qu'on écoute et auquel on fait très attention. Cela dit, je ne veux pas occulter le fait qu'il peut y avoir du racisme entre Africains. Le caporal Malick est un lettré. Il a des tournures de phrase assez sophistiquées et peut même donner des leçons d'orthographe et de grammaire au grand-père. Ses hommes

s'expriment tous dans une langue différente et, pour les comprendre, il leur demande de parler forofifon. C'est un personnage très zélé qui prend à son compte la mission de civilisation de la France vis-à-vis des colonies. Il est berné par les promesses faites à l'époque par l'administration française. Les hommes comme lui, on les appelait les "nègres blancs", un terme assez violent.

#### **Quand Gustave dit que ce ne sont pas des Français mais des colonisés, est-il représentatif des Français de l'époque ?**

Il a raison dans le sens où il n'y avait que quatre communes en Afrique qui avaient la citoyenneté française, les autres étaient "colonisées". Gustave a déjà vu des noirs en 14-18 et connaît le corps des Tirailleurs mais, pour les enfants, c'est une surprise de voir ces gens arriver. Les seules fois où le gamin a vu une figure de noir, c'est sur la boîte de Banania et dans le livre de l'école sur l'exposition universelle. La jeune fille pense, elle, à Joséphine Baker que sa maman adorait.

Nous sommes tout à la fois dans des clichés que nous nous amusons à détruire et dans une vraisemblance de l'époque. Alors, Gustave est-il représentatif de la France de l'époque ? Je dirais oui et non. On a toujours eu une France progressiste et une France réactionnaire.

#### **Parlons un peu de Gustave. Qui est-il vraiment ?**

C'est un grand-père qui vit avec ses deux petits-enfants dont les parents sont morts. Alors que toute la population est partie, il a décidé de rester dans le village. Tout d'abord, pour une raison pratique : il a la distillerie et fournit l'armée en cidre. L'autre raison, plus intérieure, c'est cette volonté de s'extirper du monde. Comme s'il voulait vivre sur une île déserte, à l'écart des autres... On est toujours dans une espèce de fantaisie, sur le fil de l'invraisemblance. La réalité reprendra ses droits avec l'arrivée des chars allemands. Au départ, cet homme est bourru, mais on verra qu'il renferme énormément de tendresse. Il rejette les tirailleurs, mais, comme les enfants, finira par trouver le moyen de partager avec eux. A chaque fois, on trouve un langage pour communiquer. Entre Camille et le jeune Bha, c'est le langage de l'émotion. Entre Etienne et le sorcier, c'est celui de la spiritualité. Et Gustave va utiliser à un moment le langage de la "déconnade". Il entraîne la troupe à chanter et à boire dans le bar du village. Il y a une réelle fraternité. Le personnage prend toute sa dimension dans le troisième acte, quand il prend la place du jeune tirailleur de manière sacrificielle.

#### **À quel moment avez-vous pensé à Michel Serrault ?**

Très vite. Pour moi, ce film est une fable simple et la tonalité est extrêmement importante. Je suis sur un fil naif, entre la fantaisie et la réalité, avec cette incursion de la réalité à la fin. Pour ce personnage pivot, il me fallait un comédien qui soit porteur à la fois de rationnel et d'irrationnel. Qu'on ne sache pas si ce que Gustave dit est une pure réalité ou s'il délire... Michel Serrault était vraiment une évidence.

#### **Qu'a-t-il apporté au personnage ?**

Il a apporté tout ce que je viens de dire de manière démultipliée. C'est quelqu'un qui vous surprend en permanence. Avec lui, on est toujours un peu désarçonné... Est-on dans la réalité ou dans l'invraisemblance ? Il porte ça en lui. Il a magnifié le personnage.

#### **Et comment avez-vous choisi les acteurs qui interprètent les Tirailleurs ?**

Catherine Venturini, la directrice de casting, m'a proposé de rencontrer des acteurs à Paris. Tous sont Français avec des origines africaines différentes et parfois une double nationalité.

Chacun parle une langue différente comme le Moré, le Fon-gbe, le Lingala. Au-delà de leurs grandes qualités de comédiens, je les ai choisis parce qu'ils partageaient avec moi la volonté de parler de choses graves par le biais de l'humour. Il y a beaucoup de "clichés d'époque" dans le film. Nous les combattons et les détruisons, mais auparavant il faut les jouer !

Le premier que j'ai choisi, c'est Pascal Nzonzi qui interprète le sorcier. Il explosait de rire avec une telle force quand je lui faisais dire la phrase "Si tu continues à faire chier, on va te bouffer tout cru avec tes vêtements !" que tout l'humour et le recul qu'il y avait me comblait. Il a tout de suite conforté la définition du film.

Pour Jacky et Cédric Ido, les deux frères, ce fut immédiat. Ils forment un duo comique d'un naturel incroyable. Ils ont tout de suite compris à quel niveau je voulais mettre le degré d'humour et le degré d'africanité... Au casting, ils ont joué les scènes telles que je les rêvais.

Pour le rôle de Bha, j'ai rencontré de nombreux jeunes et je les ai fait jouer avec les différentes "Camille". Ralph Amoussou l'a emporté, encore une fois, dans les rires. Il me fallait un bon comédien qui soit à la frontière entre l'enfance et l'âge adulte. Avec son sourire et son naturel, c'est le petit mousse de la bande !

Quant à William Nadylam, il a, au-delà de ses qualités humaines, une technique de comédie formidable. C'est un des acteurs fétiches de Peter Brook. Il joue à

Londres, à New-York, partout ! C'est un acteur hors pair. On a fait des essais et je lui disais : "N'aie pas peur, va plus dans la comédie, je réglerai les outrances au montage. Tu fais du Shakespeare, c'est lui qui a écrit les plus grandes comédies !" Il a été incroyable ! Je voulais aussi qu'il soit à l'aise avec le sujet et la tonalité.

Enfin, pour Allen Parnell qui joue Massamba, je cherchais quelqu'un qui avait le regard des guerriers que j'avais rencontrés au cours de mes voyages. Et il a vraiment ce regard. Je ne cherchais pas une "armoire à glace", mais quelqu'un d'"habité", capable d'inquiéter. C'est un rôle qui demandait pas mal de finesse parce que le personnage ne parle que deux fois. Il l'a fait avec beaucoup d'humilité et d'honneur pour rendre hommage à son grand-père qui était Tirailleur. Quand il en parle, il pleure.

**Quand vous les avez vus les six ensemble, vous saviez que vous aviez votre patrouille?**

Oui, c'était clair. J'avais toute la gamme des différents personnages : le sorcier, l'intello, le mousse et les trois guerriers. Et tous avaient un trait commun : l'humour à fleur de peau.

**Et comment avez-vous procédé pour les enfants ?**

Pour le rôle d'Etienne, nous avons vu une vingtaine d'enfants, ayant déjà tourné. Arthur Chazal m'a convaincu par son visage en perpétuel mouvement. Il a un mélange de spontanéité et de distance dans les yeux. Il voit la vie comme un théâtre. Cette intériorité était très bénéfique au personnage qui va tout de suite accrocher avec le sorcier en cherchant des issues spirituelles aux situations. Il sait que le sorcier va l'amener à faire le deuil de ses parents et à retrouver la paix.

**Et pour le rôle de Camille ?**

Comme pour Bha et Etienne, nous avons vu beaucoup d'actrices, la plupart formidables d'ailleurs. Le plus difficile était de trouver une comédienne à la limite de l'enfance et de l'âge adulte. Dans cette tonalité de fable, je cherchais plus l'innocence que la séduction. JEUX INTERDITS est pour moi un des plus beaux films sur la guerre. Emma a la possibilité de passer d'une timidité introvertie face à son grand-père Gustave à un personnage désarmant de naturel, aérien, lorsqu'elle se trouve avec Bha. Emma est ma fille. Au début, je ne voulais pas qu'elle fasse le film parce qu'elle devait passer son bac, mais elle a insisté. Alors, je me suis entouré d'un jury pour le choix du rôle, afin de choisir objectivement.

**Quel effet cela fait-il de diriger sa fille ?**

C'était formidable ! Entre père et fille, il suffit d'un regard pour se comprendre. Cela facilite beaucoup de choses ! Je la trouve vraiment formidable dans le film. Elle a vraiment fait passer son naturel et sa personnalité.

**Comment s'est déroulé le tournage ?**

Il y avait un mélange d'anxiété et de plaisir permanent. J'avance dans le doute... Mais j'étais entouré de gens très proches, notamment Gilles Porte, le chef opérateur. J'accorde une grande importance à la forme du film, c'est pour cela qu'il y a eu une grande préparation. Avec Maxime Rebière, nous avons fait un story-board pour l'ensemble des séquences difficiles. Nous avons défini les cadres sur les décors, les lumières... Quand j'arrivais sur le plateau, j'avais ma composition d'images établie et je pouvais m'attarder sur le travail avec les comédiens. Mais j'étais très vigilant sur cette forme. Je voulais quelque chose de simple, voire naïf, tout en espérant que la composition ne se remarque pas. C'est un film où il y a peu de mouvements de caméra. Et si j'avais pu, il n'y en aurait pas eu du tout ! Je cherchais des cadres simples pour faire vivre la comédie.

**Il y a tout un univers musical avec Joséphine Baker, Charles Trenet...**

Pour Douce France de Charles Trenet, on a un peu triché parce que la chanson date de 1943 ! Mais elle s'adapte particulièrement bien à l'histoire, le texte résonne vraiment avec la couleur du film. Avec Béatrice Thiriet, nous avons aussi cherché la musique qui allait nous aider à habiter le personnage de Camille, et nous avons trouvé La Conga Blicoti de Joséphine Baker. C'est un morceau formidable, peu connu, la "worldmusic" de l'époque. Avant le tournage, nous avons aussi écrit la chanson du soldat Ripaton. On l'a enregistré avec Paul Maucourt, un membre du Grand Orchestre du Splendid. Michel Serrault a répété ses phrases de trompette et tout s'est bien déroulé pour cette séquence-clé.

**Pour les thèmes originaux, quelles indications avez-vous donné à Béatrice Thiriet ?**

Je lui ai soumis quelques idées d'orchestration mais elle s'est accaparé le film et a réussi à retranscrire ce que je recherchais. Je trouve que la musique de départ est extraordinaire. On avait un souci pour l'exposition du film. Il fallait faire comprendre que nous partions d'une chronique qui pouvait dérapier dans la fantaisie. La musique contient tous ces ingrédients.

## ENTRETIEN AVEC MICHEL SERRAULT

### À qui destinez-vous ce film ?

Je dirais que ce film s'adresse aux familles. Je l'ai écrit en me demandant quel message je pouvais livrer aux enfants, aux miens et à tous les autres. Il y a un réel plaisir du film et une certaine profondeur.

### Pourquoi avoir hésité sur le titre avant d'opter pour LES ENFANTS DU PAYS ?

LES ENFANTS DU PAYS est un titre affirmatif parce lorsqu'on vient risquer sa peau pour la France, on a le droit d'être enfant du pays. Et ce titre pose aussi la question "Pourquoi n'a-t-on pas donné la nationalité à ces gens-là ?" Il y a matière à débat. "L'enfant du pays" n'est pas seulement celui du village, c'est aussi celui de la nation.

### Avez-vous envie de faire d'autres films ?

Oui, il y a un vrai plaisir à mettre en scène mais je suis très en attente des réactions des spectateurs. Si ce film trouve la résonance que j'espère, alors oui, j'aimerais en refaire un. J'ai même quelques idées avec mes copains blacks !

*Propos recueillis par Thierry Colby*

**Voilà déjà près de soixante ans que vous exercez le métier de comédien. A ce stade de votre carrière, je suppose que vous choisissez vos films avec beaucoup d'attention. Qu'est-ce qui vous a motivé dans LES ENFANTS DU PAYS ?**

Comment ne pas être sensible à un tel sujet ! Vous pouvez me citer beaucoup de films qui évoquent la destinée des tirailleurs ? Moi, non. Je pense d'ailleurs qu'il existe encore bon nombre de personnes qui ignorent leur existence. LES ENFANTS DU PAYS permet enfin de rendre hommage à ces nombreux Africains qui ont combattu en première ligne durant la Seconde Guerre. Je ne suis pas un spécialiste de la question, mais pour moi, ils ont servi leur "Mère Patrie" avec un courage qui force le respect. Comme de véritables héros. Certains estiment qu'ils ont été considérés comme de la "chair à canon". Le terme peut évidemment sembler excessif, mais il y a un peu de ça.

**Qu'est-ce qui vous a plu dans la manière dont Pierre Javaux a abordé son sujet ?**

J'apprécie les auteurs qui savent donner de la fantaisie à une oeuvre, même quand ils traitent un sujet épineux et douloureux. Pierre Javaux a réussi ça. Son film, c'est une fable, dans laquelle souffle un vent de poésie. Je pense notamment à l'une des scènes avec le sorcier : sachant que l'enfant l'observe, il invente une ruse pour lui faire croire que ses dons lui permettent de faire voler un vélo. Je trouve cette scène magique. Je pense également au moment où le jeune tirailleur apparaît, tête à l'envers, devant la fenêtre de Camille, avant de se casser la figure dans un arbuste.

**Au début, Gustave se montre pourtant très méfiant envers eux...**

Il réagit exactement comme n'importe quel paysan aurait réagi à cette époque-là, c'est-à-dire en 1940. Même si ce n'est pas le cas de Gustave, il ne faut pas oublier que la plupart d'entre eux n'avaient jamais vu de noirs de leur vie, et que pour eux, c'était synonyme de sorciers. Il n'est donc pas étonnant que Gustave affiche cet air hautain à leur égard. Il enfile alors son vieil uniforme de sergent datant de la guerre de 14/18, dont il est extrêmement fier, afin de leur montrer qui est le chef. Il ne les craint pas, mais ils se méfient d'eux, notamment à cause de ses petits-enfants. Reste qu'au final, il apprendra à les connaître, ces tirailleurs, à découvrir leur culture et leurs qualités humaines. Il se prendra d'amitié pour eux. Il ne faut pas craindre son voisin parce qu'il est différent. C'est à mon sens le message de ce film généreux, qui invite à s'ouvrir aux autres.

**Comment le définiriez-vous ce Gustave ?**

Je le perçois comme un type simple. Il s'obstine à rester dans ce village que tous les habitants ont déserté, il est persuadé qu'il pourra ainsi donner un éventuel coup de

main à l'armée. Il se trompe bien sûr, mais c'est ce qui le rend touchant. Le vieux Gustave râle également sans cesse. C'est un bougon, mais il faut le comprendre. Quand la vie vous enlève ceux que vous chérissez le plus au monde, votre légèreté s'envole parfois. Lui a perdu ses enfants. Aujourd'hui, seul compte à ses yeux le bonheur de ses deux petits-enfants, Camille et Etienne.

#### **Même s'il se montre parfois très maladroit avec eux...**

Quiconque surprotège un enfant commet forcément des maladresses. Durant le dernier tiers du film, Gustave explique à l'un des tirailleurs : "Quand on aime, il faut savoir être sévère". Quand il interdit à Camille d'écouter les disques de Joséphine Baker ou de fréquenter le jeune Bha, il pense donc agir pour son bien. Pareil quand il lui assène cette terrible gifle : blessée, révoltée contre la violence et l'injustice du geste, Camille se rebellera. Elle aura ses mots très durs : "Tu nous enfermes, tu nous étouffes, on n'en peut plus". Gustave va souffrir de cet aveu, mais c'est seulement à partir de ce moment-là qu'il prendra conscience de son erreur. Il comprend alors qu'il est possible d'être sévère tout en respectant la personnalité de l'autre.

#### **Est-il compliqué de jouer avec des enfants ?**

C'est tout le contraire. J'ai déjà joué avec une fillette durant le tournage du PAPILLON, de Philippe Muyl, et j'en garde un formidable souvenir. Les enfants ont l'intelligence de l'instant, ils ne cherchent pas midi à quatorze heures. Que ce soit Emma Javaux, dont l'énergie m'a impressionnée, ou le petit Arthur Chazal, ils faisaient preuve d'une grande spontanéité. Ce sont eux qui donnaient le ton, et dans ces moments-là, il ne me restait plus qu'à leur renvoyer la balle du mieux que je pouvais. J'ai toujours estimé que si un acteur avait un tant soit peu de talent, c'était avant tout grâce à ses partenaires. C'est d'ailleurs vrai aussi bien avec les enfants qu'avec les adultes, et je remercie les interprètes des tirailleurs, dont William Nadylam.

#### **Un acteur de votre expérience se laisse-t-il encore diriger par un metteur en scène ?**

Bien sûr. J'écoutais scrupuleusement les indications de Pierre Javaux, et l'on discutait ensemble de la tonalité qu'il souhaitait donner à la scène. Reste, toutefois, que j'ai une méthode de travail bien spécifique : je ne répète pas chez moi. J'apprends mon texte, bien sûr, mais je ne réfléchis pas à la manière dont je vais interpréter mon personnage. Et deux secondes avant que le réalisateur dise "moteur", je ne sais toujours pas précisément comment je vais m'y prendre.

Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, mon interprétation dépend de l'acteur qui se trouve en face de moi. Comment alors savoir ce que je vais faire si j'ignore ce que l'autre va faire. Je suis extrêmement attentif à mon ou mes partenaires. Un geste, un clignement d'œil, une expression du visage de leur part peut totalement modifier mon jeu. Je considère le jeu avant tout comme un acte de partage. C'est ce qui lui donne tout son suc et c'est ce qui en fait toute sa beauté.

#### **Votre plaisir de jouer transparait d'ailleurs sur l'écran...**

J'ai pris en effet beaucoup de plaisir, notamment lors des scènes avec les enfants. Egalement lorsque Gustave et les tirailleurs fraternisent et se mettent à chanter "Le soldat Ripaton" dans le bar en buvant des coups : il y a dans cette scène une folie et une jovialité qui me ressemblent.

#### **Entre UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS et LE PAPILLON, vous tournez des films qui invitent à un retour à la terre, à la nature. Simple hasard ?**

Ce sont tout simplement les rôles que l'on me propose actuellement, ce qui n'est pas pour me déplaire. Un tournage constitue en effet toujours une aventure humaine intéressante et le fait de travailler loin de chez soi l'enrichit encore davantage. De plus, il m'est arrivé quelque chose de formidable sur ce film. Nous avons passé plusieurs semaines dans les Langres, et il s'avère que je connaissais cette région. Quand j'avais douze ou treize ans, mes parents, qui vivaient très modestement, m'y avaient envoyé en colonie. On a donc tourné LES ENFANTS DU PAYS à quinze kilomètres seulement du village où j'ai passé mes vacances vers 1940, pendant l'Occupation. C'est un paysan qui m'avait hébergé. Je me souviens que j'y ramassais le foin, que j'y trayais les vaches, que j'y travaillais avec la charrue. C'était une période de bonheur pour moi. Retourner à cet endroit m'a donc énormément ému.

#### **Qu'aimeriez-vous que les spectateurs retiennent des ENFANTS DU PAYS ?**

Ce qui me motive par dessus tout dans ce métier, c'est de pouvoir donner du bonheur aux gens, de l'émotion. Je pense que LES ENFANTS DU PAYS charrie suffisamment de thèmes majeurs pour leurs apporter cette émotion. J'espère enfin que les nouvelles générations verront le film, qui entre en résonance avec les événements actuels. Il est important que ce genre d'œuvres existe, pour que cessent ces histoires de racisme, de couleur de peau, et pour que l'arrivée d'un présentateur de couleur au journal de 20h ne soit plus considérée comme un événement médiatique mais comme une chose acquise et parfaitement normale.

# ENTRETIEN AVEC WILLIAM NADYLAM

## Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire ?

Le sujet me plaisait de manière assez évidente. Je suis français, né à Montpellier, mais mon histoire a commencé en Afrique puisque mon père est né au Cameroun. Il fait partie des premiers hommes de sa génération à avoir fait des études supérieures en France. À l'époque, le Cameroun était encore une colonie française et les soldats appartenaient donc à l'armée française. C'est quelque chose que je n'ai pas vu souvent mentionné dans les livres d'histoire et cela m'a toujours manqué. Cela me plaisait que quelqu'un fasse un film pour parler de ces hommes qui sont venus se battre pour ce pays, considéré comme la mère patrie.

## Pierre Javaux tenait à ce que vous soyez totalement à l'aise avec ce sujet. Quelles étaient vos craintes ?

C'est un sujet délicat. Lorsque vous êtes est français, noir et que vous conduisez une voiture de luxe, vous vous faites arrêter par la police. Ce n'est pas systématique, mais cela arrive souvent. Personnellement, si je fais le bilan, je ne pense pas avoir été tellement plus arrêté par la police que mes copains blonds aux yeux bleus. Mais ce sont des choses qui font tache d'huile. Par ailleurs, j'ai joué dans une pièce qui s'appelle "La tragédie du roi Christophe", écrite par Aimé Césaire, un des fondateurs du concept de négritude avec notamment, Frantz Fanon et Léopold Sédar Senghor, ami de Georges Pompidou. Mais une chose qu'avaient sous-estimée certains d'entre nous, c'est qu'on parlait de négritude mais que cela n'avait rien à voir avec la couleur de la peau. C'était un mouvement de pensée philosophique ou une mouvance intellectuelle non innée. Et cet amalgame est toujours possible... Le souci de Pierre Javaux était de bien préciser les choses pour qu'il n'y ait pas d'amalgame. La différence entraîne la crainte, qui entraîne le malentendu, qui entraîne, l'injustice qui entraîne, de la rancœur. Je crois que Pierre Javaux voulait parler d'une chose grave sur un ton léger. C'était la meilleure manière de faire.

## Que pensez-vous de la discrimination positive ?

À l'époque où je jouais "Hamlet" aux Bouffes du Nord, un journaliste m'avait demandé ce que je pensais des quotas dans l'audiovisuel. Je lui avais répondu que je n'étais pas particulièrement pour parce qu'il fallait que les gens se distinguent par leur talent et qu'on ne leur fasse pas offrande d'une porte ouverte comme s'ils étaient des handicapés... La discrimination positive, c'est quelque chose que je ne supporte pas. Il est évident qu'il faut trouver les moyens techniques d'ouvrir les portes et les esprits, mais je ne pense pas que ce que les gens réclament soit l'aumône.

## Que représentent pour vous les Tirailleurs Sénégalais ?

Après avoir tourné le film, j'ai découvert qu'il y avait des personnes de ma famille qui s'étaient battues pour la France. Il se trouve que j'avais rencontré, il y a quelques années, le grand-père de mon ami comédien Julien Cottereau et nous avons parlé de la guerre. Il m'a raconté des choses qui sont inclassables, de l'ordre de l'absurde, qui échappent à tout jugement. Julien était très étonné parce qu'il n'en parlait jamais, ni à son fils, ni à son petit-fils. C'est peut-être pour ces mêmes raisons que je n'en savais pas plus sur ma propre histoire. Ce doit être difficile d'en parler quand l'émotion est encore là. Alors, les Tirailleurs Sénégalais, cela m'évoque une belle métaphore. Le fait qu'il y ait des personnes réunies sous la même bannière "bleu blanc rouge" mais aussi sous la même bannière de couleur de peau alors qu'ils n'ont rien à voir les uns avec les autres et qu'ils ne se comprennent pas, c'est assez incroyable... Le forofifon, ce langage qui a été inventé pour qu'ils puissent communiquer entre eux devient alors une sorte de ciment qui prend. Ou pas.

## Comment définiriez-vous le Caporal Malick ?

Ce personnage m'intéressait parce qu'il était à l'opposé de tout ce que j'avais joué avant. Ce n'est ni un héros ni un anti-héros, c'est juste quelqu'un qui est là presque par erreur. Il avait des rêves de grandeur, mais il voit dans le mirage de l'assimilation un accomplissement personnel et pour son peuple. Il y croit.

## Ne le trouvez-vous pas un peu condescendant avec ses équipiers ?

Complètement ! Il n'est pas raciste, mais il se dit qu'il doit choisir un camp. Il pense que c'est comme ça que l'on doit faire. Cela me fait penser à une amie metteuse en scène qui m'a expliqué que lorsqu'elle travaille avec les comédiens, elle ne va pas faire la fête avec eux. Pour ne pas briser le rapport de hiérarchie. Malick sait très bien qu'il doit marquer une frontière avec les autres sinon il perd le semblant d'autorité qu'il a sur eux. En fait, il n'a pas grand-chose à dire. Ce n'est pas le plus avisé. Il est même carrément naïf !

## Quels sont ses rapports avec Gustave ?

Contrairement aux apparences, ce personnage est assez africain parce qu'il voudrait ressembler à l'exemple du père. En Afrique, j'ai entendu dire à peu près ceci : quand on est adolescent, on dit qu'on ne parle pas, on écoute. À 32 ans, on est autorisé à entrer dans le cercle pour écouter les anciens. À 40 ans, on est autorisé à répondre. À 50 ans, on peut prendre la parole. Et c'est seulement après 60 ans

que l'on peut enseigner et dire "je pense que". Donc, à partir du moment où Malick voit un aîné, il ne va pas discuter. Gustave est plus vieux que lui, il est blanc et tous ses supérieurs avant lui étaient blancs. Dans sa tête, il ne peut pas soupçonner la duplicité du blanc. Et quand il voit que Gustave sort son uniforme, il se sent obligé de respecter le chef...

#### **Comment vous êtes-vous préparé pour jouer ce personnage ?**

J'ai fait des recherches sur Internet, j'ai consulté des documents, j'ai regardé beaucoup de photos et j'ai également lu des biographies d'anciens Tirailleurs Sénégalais pour savoir ce qui se passait dans leur tête à l'âge où ils sont arrivés en France. En scrutant le visage de ces hommes, j'ai essayé de me glisser dans leur tête. Ce qui m'a inspiré, ce sont surtout les photos d'eux jeunes. Les livres étaient forcément écrits par des érudits et mon personnage n'est pas cultivé. Il est juste instruit parce qu'il parle mieux que les autres. Je me suis vraiment demandé ce qui se passait dans la tête de celui qui n'était pas érudit, qui n'avait pas écrit de bouquin ou qui n'avait pas eu la chance de rencontrer quelqu'un qui écrive pour lui. Il y a quelque chose de respectable dans ce goût de l'aventure qui relève presque de l'Odyssée. Même si beaucoup de Tirailleurs étaient forcés de se battre, il y avait le besoin de faire quelque chose de sa vie. C'est le mirage héroïque.

#### **Connaissiez-vous vos partenaires qui jouent les autres membres de la patrouille ?**

Je connaissais Pascal Nzonzi avec qui j'avais joué deux fois. Mais l'entente a été immédiate avec tous les autres ! On s'est vraiment tous bien entendu. J'ai aussi beaucoup apprécié le petit Arthur et Emma, une jeune actrice sensible et remplie de timidité... Et c'était vraiment un privilège de travailler avec Michel Serrault. Toute l'équipe était très enthousiaste. C'était un beau cadeau.

#### **Etiez-vous impressionné de jouer face à Michel Serrault ?**

J'ai la chance d'avoir interprété des rôles forts en face d'acteurs d'un certain calibre, d'avoir joué "Le Cid" mis en scène par Declan Donnellan ou encore d'avoir travaillé avec Peter Brook. Donc, quand il faut travailler, je mets ma timidité de côté. Mais Michel Serrault, c'est assez particulier ! J'ai passé toute une partie de mon adolescence à faire les voix de Michel Serrault, à répéter ses dialogues, à rejouer LA CAGE AUX FOLLES... Alors, lorsque je me suis retrouvé en face du vrai Michel Serrault, j'ai cru que j'étais en plein rêve ! Et j'ai découvert un monstre sacré. Il a une forte personnalité... On l'aime comme à l'opéra, on aime un virtuose, non, une diva. Il joue comme un cœur qui bat. Pour moi, c'est l'acteur par excellence.

#### **LES ENFANTS DU PAYS est la première mise en scène de Pierre Javaux. Comment était-il sur le tournage ?**

Je l'ai trouvé naturel et très patient. Quand il y avait un souci, il gardait toujours son calme et cela me fascinait. Il avait une sorte de distance, une façon très élégante d'aborder les choses. Je l'ai beaucoup observé parce que j'aimerais moi aussi passer derrière la caméra. Et j'ai beaucoup appris sur la façon de gérer les choses. Il a un côté très rassurant et sait vous mettre en confiance.

#### **Qu'aimeriez-vous que les gens retiennent de ce film ?**

J'aimerais d'abord qu'ils passent un bon moment et qu'ils partagent le rire. Ce que les Tirailleurs Sénégalais étaient venus apporter, c'est la perspective d'une célébration ensemble. En Afrique, le général Leclerc était considéré comme un héros parce qu'il n'a jamais pris les Africains de haut et qu'il les a toujours considérés comme des partenaires. Ce qui crée l'altérité, c'est quand on ne partage rien. Quand on rit des mêmes choses, qu'on peut manger la même chose, qu'on réagit aux mêmes choses, on se rend compte qu'on est frères. Voilà, j'aimerais que les gens retiennent ce message de fraternité. Que nous sommes tous des enfants de cette terre. LES ENFANTS DU PAYS, c'est un titre qui correspond bien au film.

# LES COMÉDIENS

## PASCAL NZONZI

Mon personnage est un ancien, un protecteur qui a quelques pouvoirs. Il est délégué par son village pour veiller sur ses petits frères afin qu'il ne leur arrive rien pendant cette guerre. Avec l'enfant, il joue un peu le rôle d'un grand frère. Il le prend sous sa protection pour qu'il s'en sorte vivant, comme les soldats. Et il va aussi l'aider à faire le deuil de ses parents. J'ai accepté ce projet parce que le sujet était traité d'une manière très humaniste et peu conventionnelle. Ce village devient une sorte de huis clos où chaque personnage est visité individuellement par ces événements. Mais l'équipe est soudée. Avec les enfants et ce grand-père qui n'est qu'un être humain égaré, on constitue une famille. Il n'y a pas de généraux qui donnent des ordres et ceux qui disent "oui chef". C'est une autre manière d'aborder la guerre. On fraternise, même si cela prend du temps. Surtout pour le grand-père qui doit s'improviser chef en voyant les Africains. Mais on a là un sergent qui finit par comprendre. Il y a un aveu. Et il faudrait que ceux qui voient le film arrivent à imaginer que cela a pu et peut encore se passer. Quand l'humanité s'exprime et quand les hommes restent des hommes, il n'y a pas de barrière. Tout est vrai, dans la douleur, le rire et les moqueries.

## RALPH AMOUSSOU

Mon grand-père était Tirailleur Sénégalais et j'ai beaucoup parlé de ce sujet avec lui. Sans ces discussions, je ne sais pas si j'aurais été au courant de tout ce qui s'est passé. Ce film m'a permis d'approfondir mes connaissances. J'interprète le personnage de Bha, un jeune garçon charmant qui ne demande qu'à communiquer et être aimé. L'arrivée des Tirailleurs dans ce village va permettre d'instaurer une communication dans cette petite famille. C'était mon premier tournage important et je m'attendais à ce que ce soit plus difficile... Mais j'étais très complice avec les autres acteurs. Quant à Michel Serrault, j'étais très heureux de travailler avec lui mais c'est seulement une fois que j'ai lu sa biographie que je me suis rendu compte du monstre sacré qu'il était ! Et puis, j'ai vraiment adoré le travail avec Pierre Javaux qui ne lâche jamais quand il a une idée en tête... Je suis très fier de ce film. Il est inattaquable ! Et j'ai vraiment hâte que mon grand-père le voit.

## JACKY IDO

Ce projet m'intéressait parce qu'il était question d'une période importante de l'histoire de France et de mes ancêtres. Il y avait en plus une dimension humaine très forte. C'est une fable qui fonctionne vraiment, on s'attache aux gens en s'approchant d'eux dans des moments intimes. Les Tirailleurs Sénégalais représentent les gens de ma terre d'Afrique. Ce qui est regrettable, c'est la manière dont ils ont été traités pendant et surtout après, avec ce manque de reconnaissance. Lamine, mon personnage, est un Mossi de Haute-Volta. Avec son compère Soguy, ils forment un binôme. Comme ils parlent la même langue, ils vont se serrer les coudes. Ce sont un peu les gars qui ne savent pas trop ce qu'ils font là et qui attendent le moment d'aller au front. Se retrouver dans un film de cette envergure avec mon frère, c'était génial ! On a vécu une superbe aventure humaine. Avec les autres acteurs, on utilisait cette chaleur qui émanait de nos relations pour nourrir le film. Pierre Javaux savait qu'il avait les bonnes personnes dans sa distribution et il nous a laissé un véritable espace de liberté sur le tournage. C'était quelque chose de précieux.

C'est un film où l'on rit et où l'on pleure. Et j'aimerais que les spectateurs retiennent que, dans cette guerre, des gens sont morts pour la France, se sont battus pour un idéal et ont été blousés. On a le sentiment que l'histoire ne s'en souvient pas. Ce sont des étapes de notre histoire de France qui sont occultées et qui ont besoin d'être enseignées pour passer à autre chose. On vit dans une rancœur que l'on ne maîtrise pas et qui crée toutes sortes de malaises aujourd'hui.

## CÉDRIC IDO

Quand j'ai lu le projet, j'ai eu peur de tomber dans les clichés sur les Tirailleurs Sénégalais, à savoir qu'ils étaient toujours en première ligne et qu'ils servaient souvent de chair à canon. Le scénario s'intéressait à eux dans des moments de vie où il est plus facile de s'identifier. Pour moi, c'est un honneur de les représenter de cette façon-là. Et j'avais une certaine fierté à interpréter un soldat de Haute-Volta, devenu le Burkina Faso, le pays de mes origines. Soguy et Lamine sont conscients de la situation mais ils essaient de s'en amuser et d'en tirer profit... Ils apportent une touche humoristique. Sur le tournage, il y a eu des vraies rencontres. Avec Michel Serrault et les autres acteurs, on continue à se voir et on espère vraiment

retravailler ensemble. Pierre Javaux nous a fait confiance et nous a laissé une certaine liberté. Il arrivait à obtenir ce qu'il voulait en restant toujours de bonne humeur ! C'est avant tout un film sur la tolérance et j'aimerais que les gens retiennent ce symbole d'humanité et de fraternité.

## **ALLEN PARNELL**

Ce sujet m'intéressait parce qu'il racontait un peu l'histoire de mon grand-père qui a été Tirailleur Sénégalais pendant la guerre. Ce film est un hommage que je lui rends. Je savais qu'il était très fier mais il ne m'a jamais dit ce qu'il avait vécu. Avec le recul et les récents événements, je pense que le film est vraiment d'actualité parce qu'il montre une histoire commune des Français noirs et des Français en général. Et il faut qu'elle soit enseignée à tout le monde. Massamba est un rôle physique et presque figuratif. Ce personnage est sans doute très proche de ce qu'a réellement vécu mon grand-père. Massamba n'est ni indispensable, ni facultatif, il a sa place. Avec les acteurs, il y avait une vraie entente. On était tous fans de Michel Serrault ! Il nous a raconté plein d'anecdotes de tournage... Et Pierre Javaux aimait véritablement ses Tirailleurs Sénégalais ! On sentait son inquiétude de metteur en scène mais il évitait de nous la communiquer. Il est timide et vraiment très attachant. Ce film est très émouvant et montre bien que les différences sont enrichissantes. Si on est curieux du mode de raisonnement des autres, on les accepte plus facilement. Au début, il y a de la méfiance de part et d'autre, puis tout cela est mis à plat. L'histoire d'amour entre Bha et Camille représente bien cette idée. C'est un film d'amour.

## **EMMA JAVAUX**

Je n'avais jamais entendu parler des Tirailleurs Sénégalais, même dans les cours d'histoire. Sans ce scénario, je n'aurais jamais été au courant de ce qui s'est passé. Je voulais vraiment le rôle de Camille mais comme c'était l'année de mon bac, il a fallu que je discute beaucoup avec mon père ! Finalement, il a accepté que je me présente au casting en prenant le nom de ma grand-mère pour ne pas influencer les gens. Et quand Michel Serrault a vu les cassettes, il a dit oui.

Camille est une fille très soumise à son grand-père. Elle ne lui en veut pas, mais, comme il l'aime trop, il la surprotège. En trois jours, elle va rencontrer le groupe de Tirailleurs, tomber amoureuse pour la première fois et se révolter contre

son grand-père. Elle a beaucoup trop de responsabilités pour quelqu'un de son âge. C'était génial d'avoir un personnage avec une telle évolution... Et pour mon premier rôle, je me suis retrouvée en face d'un monument ! Mais Michel Serrault a été très gentil... Sur le plateau, mon père s'adressait à moi comme à tous les autres comédiens. Il n'y avait pas de rapport privilégié entre nous. Lorsque j'ai vu le film, cela a été un choc. Je suis très fière de ce film. Le contraste entre le rire et l'émotion, je trouve ça magique ! Avec tout ce qui se passe aujourd'hui, ce film remet un peu les idées en place. J'espère vraiment qu'il fera bouger les gens...

## **ARTHUR CHAZAL**

On m'a raconté l'histoire du film et on m'a expliqué ce que je devais faire. Le tournage s'est très bien passé. Michel Serrault était très gentil avec moi et tous les autres acteurs aussi. Emma, c'était un peu ma grande sœur sur le plateau... La scène qui a été la plus difficile, c'est celle du lac parce qu'il faisait très froid ! Et celle que j'ai préférée, c'est quand je vais déposer le vélo avec le lapin. J'ai passé plus d'un mois sur le tournage, c'était un peu comme des vacances.

# ENTRETIEN AVEC GILLES PORTE

## LE PROJET

La première chose qui “m’intéresse” dans un scénario que je reçois, c’est le scénario en lui-même. Si LES ENFANTS DU PAYS est une “belle histoire”, ce film témoigne aussi d’une page de l’Histoire de France importante à rappeler aujourd’hui. Ajoutez à cela une envie très forte de travailler avec Michel Serrault pour qui j’ai une profonde admiration, la joie d’éclairer et de cadrer “mon premier film d’époque” et le plaisir de retrouver Pierre Javaux que j’avais rencontré au Venezuela quand il produisait un film que j’avais fait en tant que “directeur de la photographie” (LES OREILLES SUR LE DOS de Xavier Durringer).

## LES VOLONTÉS DU RÉALISATEUR

Pierre m’a montré plusieurs films, très différents. Il était question de couleurs, de contrastes, de mouvements, de fixité de certains plans, de matières, de lumières, de cadres... Pierre a beaucoup travaillé avec Maxime Rebière, dessinateur, autour d’un story-board. Il avait besoin de cet outil pour mieux visualiser les plans de son film. Maxime, Pierre, le chef décorateur, la régisseuse, l’assistante et moi sommes ensuite partis sur les décors pour préciser encore davantage les contours du film. Si une indication de Pierre pouvait se trouver dans un DVD ou sur une photo, il m’est arrivé aussi de la remarquer sur une nappe en papier d’un petit resto de province où nous nous arrêtions au cours de repérages. J’aime à dire que si je devine ce que va choisir le réalisateur au menu du restaurant, alors c’est bon signe. Signe que j’ai passé du temps avec lui. J’adorais quand Pierre me dessinait un truc en disant “je ne sais pas dessiner mais je te le dessine quand même”. Ces petites indications se sont avérées demeurer des pistes primordiales qu’il s’est agi ensuite de creuser ensemble.

## LES AMBIANCES

En dehors des ambiances de jour, de nuit, d’aube et de crépuscule, Pierre s’est interrogé beaucoup sur le fait de “suggérer une guerre plutôt que de la montrer”... L’essentiel était ailleurs. Je me souviens de discussions autour de la couleur à donner à un ciel quand celui-ci s’embrase sous les explosions. Réflexions que l’on avait entre le chef décorateur et les effets spéciaux. Cela nous amenait invariablement à revoir des films ou en découvrir d’autres. Je me souviens aussi du sou-

hait de Pierre d’avoir parfois des séquences qui tiraient vers “une lumière expressionniste” en rapport avec l’état psychologique des personnages de son histoire. J’aime beaucoup, par exemple, la direction dans laquelle il m’a encouragé à aller quand Gustave et les enfants se retrouvent dans la cuisine autour d’une soupe que Camille ne finira pas !

## L’IMAGE DU FILM

L’image d’un film n’appartient pas au seul chef opérateur. J’ai bien été aidé par le choix d’un costume, la patine d’un mur, la couleur d’un intérieur, la justesse d’un abat-jour, la position d’une lampe ou l’opportunité d’un changement de point... Sans oublier évidemment l’essentiel : la qualité d’interprétation des comédiens et la manière qu’ils ont de s’approprier un cadre, une réplique, un silence ou un rayon de lumière...

## PIERRE JAVAUX

Si l’image du film correspond à celle qu’attendait Pierre, cela ne doit pas grand-chose au hasard. Ce sont nos discussions et nos réflexions qui m’ont encouragé à choisir une pellicule, un objectif ou un type de projecteur. C’est en travaillant avec lui en préparation et en allant parfois dans des directions que l’on a abandonnées par la suite que des choses ont pu se préciser. Est-ce cela qu’on appelle ensuite “la complicité” ? J’étais ravi de savoir qu’un cadre que je proposais à Pierre lui convenait. On aurait tort d’oublier cependant que ce cadre existait quelque part sur une nappe en papier ou dans une des cases du story-board de Maxime !

## LES ACTEURS

Ça, c’était la partie de Pierre. Moi j’ai pris beaucoup de plaisir, derrière la caméra, à voir Michel Serrault devenir Gustave et des comédiens moins connus à endosser leurs personnages. Une lumière et un cadre n’auraient pas de sens s’ils n’étaient pas en adéquation avec les protagonistes de l’histoire. C’est peut-être pour cela que ça m’a beaucoup touché quand des comédiens m’ont téléphoné après avoir vu le film pour me remercier de l’image dans laquelle ils ont baigné pendant une heure et demie.

# ENTRETIEN AVEC BÉATRICE THIRIET

## (À PROPOS DE LA MUSIQUE)

J'ai toujours peur, en installant un projecteur, de gêner un comédien pour endosser son personnage. J'espère que cela n'a pas trop été le cas même si je devais avoir une vigilance particulière pour éclairer des tirailleurs sénégalais...

### UNE BELLE AVENTURE

Je retiens de ce voyage non pas un ciel de crépuscule, ou un passage de sanglier dans les Ardennes mais tout simplement des images et des sons. Et si je ne devais retenir qu'une image et qu'un son, ce serait la vision de Gustave (Michel Serrault) qui s'affale sur son lit à 3h du mat et le son qui s'échappe de sa trompette. Toute l'équipe écoutait religieusement l'artiste au milieu d'une nuit étoilée. Parfois une fausse note s'échappait et elle avait une grâce... Je me souviens avoir laissé Rodolphe, mon assistant, à la caméra et mis un casque prêté par André, l'ingénieur du son, pour mieux écouter. Il y avait beaucoup de grâce cette nuit-là autour de Gustave ! Plus tard, Barbara, la scripte, m'a dit que beaucoup d'étoiles avaient filé...

### LES INTENTIONS

La musique devait être comme le parfum de cette France qui dort au bord des Ardennes avec ces enfants, ce vieux monsieur et ces hommes qui viennent pour se battre et qui tombent dans cet univers très bizarre. Ils vont comprendre qu'il se passe quelque chose de pas très joli et vont amener un changement en profondeur chez ces gens-là. C'est cela aussi que la musique devait raconter. Des choses très psychologiques, très subtiles tout en ne devenant pas quelque chose d'intello et froid.

### LE THÈME D'OUVERTURE

Avec Pierre, nous avons cherché un thème qui soit dans le ton du film. On voulait qu'il soit poétique et dramatique avec beaucoup de rire et de tendresse. J'ai pensé à une musique dans le style des années folles, entre les ballets russes et les folies des dadaïstes. Je me suis alors souvenu d'une petite valse à la fois gaie et triste de Francis Poulenc que je jouais quand j'étais petite. Ce morceau tout simple m'a inspiré pour écrire le premier thème qui ouvre le film. Il y a la trompette qui représente Gustave, le thème au célesta, un petit clavier au son un peu métallique, qui incarne le monde de l'enfance et des cordes pour le soutien dramatique.

### LES AUTRES THÈMES

Pour Camille, il y a plusieurs thèmes dont un très simple sur le souvenir qu'elle a de ses parents. Et puis, il y en a un qui va se développer et devenir de plus en plus romantique au fur et à mesure que l'histoire progresse. À la fin, lorsqu'elle part avec la carriole, c'est le même thème mais beaucoup plus développé et plus lyrique. Pour les Tirailleurs, je suis partie de l'idée qu'ils découvriraient cet endroit avec ce trio et qu'ils avaient une manière de percevoir la nature et le village avec étonnement et intérêt. Il fallait que la musique parle de cela. J'ai donc construit un thème pointilliste, un peu répétitif, libre, avec des contrebasses un peu plus rythmiques. Et ce thème se termine par une question, une forme d'interrogation. Il est repris

plusieurs fois et, à chaque fois, il lance l'histoire un peu plus loin. Je voulais aussi qu'il s'accorde avec les chants et les voix des Tirailleurs qu'on entend dans la nuit. Pour le thème du petit garçon, c'était important qu'il progresse avec lui et son ami sorcier tout au long du film.

## **LE SOLDAT RIPATON**

La première musique que j'ai écrite, c'est celle du *Soldat Ripaton* pour la scène du bar. Avec Pierre Javaux, nous voulions qu'elle soit dans le style des comiques troupiers de l'époque. Michel Serrault devait la travailler puisqu'il joue du bugle tout en chantant et en menant la ronde. Et tous les gars la reprennent en chœur.

## **LA CONGA BLICOTI DE JOSÉPHINE BAKER**

C'est Pierre qui m'a fait découvrir cette chanson et je l'ai trouvée extraordinaire. L'idée était de la mélanger avec une autre musique qui n'intervient qu'une fois, la musique du cauchemar. Dans l'orchestration, les cordes reprennent les thèmes de la *Conga Blicoti* et les deux musiques se mélangent bien. C'est à la fois inquiétant et agréable à entendre.

# **DE LA “DRÔLE DE GUERRE” À LA “GUERRE ÉCLAIR”**

C'est à l'écrivain Roland Dorgelès, alors correspondant de guerre, que l'on doit le célèbre oxymore “drôle de guerre” qui, depuis lors, sert à qualifier la période comprise entre le 3 septembre 1939 et le 10 mai 1940.

Entre ces deux dates, neuf mois de “gestation” pour un conflit qui n'a pas encore pris sa vraie dimension, neuf mois de valse, d'hésitation et d'inaction pour l'armée française et son alliée britannique.

## **SEPTEMBRE, DÉCLARATION DE GUERRE**

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne, suite à l'invasion de la Pologne par l'armée du III<sup>e</sup> Reich.

Mais avant même le débarquement complet des troupes britanniques et la fin de la mobilisation en France, la Pologne, prise en tenaille entre les Allemands et leurs alliés russes (à partir du 17 septembre) a été écrasée. Le 28 septembre, les vainqueurs se partagent son territoire.

Sur fond de luttes politiques et de divergences au sein de l'État-major, les Français ont assisté impuissants à l'écrasement de leur allié.

Leur seul “fait d'arme” est une offensive dans la forêt de la Warndt et la conquête de quelques centaines de kilomètres carrés. La contre-offensive allemande du 16 octobre, qui va ramener les troupes françaises à l'intérieur de leurs frontières, est symbolique de cette période où escarmouches, avancées, reculs, expéditions maritimes limitées ponctueront neuf mois durant une guerre qui n'en est pas vraiment une.

## **TERGIVERSATIONS ET INACTION, LA “DRÔLE DE GUERRE”**

“Drôle de guerre”, en effet, que cette période où les Français, un moment tentés d'attaquer l'URSS suite à l'invasion de la Finlande le 30 novembre n'en font finalement rien. “Drôle de guerre” où les Alliés pensent, un temps, envoyer des troupes en Belgique pour y précéder les Allemands, et s'en voient empêchés par les Belges eux-mêmes. “Drôle de guerre” où le pays, à “l'Union sacrée” contre

## ARDENNES, MAI 1940...

l'ennemi, préfère les déchirements politiques : démission de Daladier de la présidence du Conseil, avènement de Paul Reynaud (avec une seule voix de majorité), puis démission de celui-ci, puis retour aux affaires... dans un climat d'incertitude et de confusion.

Dans cette période marquée par une certaine passivité de l'opinion française et – malgré de profondes divisions – un refus de la guerre (14-18 n'est pas si loin), l'Allemagne continue d'accroître ses moyens militaires : le nombre de ses divisions blindées (Panzerdivisions) passe de cinq à douze et ses moyens aériens ne cessent de se renforcer, lui conférant une supériorité écrasante sur les Alliés.

Elle poursuit parallèlement sa politique de conquête : en avril, le Danemark et la Norvège ; en mai, la Belgique, la Hollande puis la France.

Après la "drôle de guerre", l'heure est venue pour les Français de mesurer la pertinence de la "Blitzkrieg" (la "guerre éclair"). Cette stratégie très offensive, qui repose sur l'utilisation conjointe des blindés, des avions et de l'infanterie, poursuit un objectif : enfoncer les lignes de l'ennemi et mettre son armée en déroute le plus rapidement possible afin d'éviter l'enlisement (on se rappelle 14-18 et la "guerre de position..."). Stratégie payante : en un mois, la France est défaite.

"On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried"\* chantent Ray Ventura et ses Collégiens en 1939\*\*. De l'Allemagne, bien sûr, on ne va faire qu'une bouchée ! N'est-on pas, en outre, bien protégé par une autre ligne, la fameuse "ligne Maginot", solide barrière de fortifications depuis Menton jusqu'à la frontière belge ? Il y a certes quelques "trous" dans ce bel édifice, notamment en Ardennes (ici, c'est la barrière naturelle qui est présumée infranchissable), et le long de la frontière belge, car la Belgique a refusé la construction de gros ouvrages...

### LA "GUERRE ÉCLAIR"

La "guerre éclair" débute avec l'invasion de la Belgique et de la Hollande, le 10 mai 1940. Deux jours plus tard, une impressionnante concentration de sept divisions blindées traverse... les Ardennes ! et atteint la Meuse à Dinant, Sedan et Monthermé. Les Allemands ont rencontré peu de résistance, le général Gamelin, chef des armées, n'ayant pas jugé opportun de concentrer des troupes dans le secteur. Les chars allemands poursuivent leur avancée en direction de la Somme et de la Manche, où ils vont s'emparer, fin mai, d'Arras, Boulogne et Calais. Totalement surprise par cette stratégie, l'armée française s'est vite débandée, incapable de contenir le rouleau compresseur allemand. Il faudra un mois seulement à l'Allemagne pour soumettre la France : le 22 juin, Pétain, qui a succédé à Paul Reynaud, démissionnaire, signe l'armistice. Entre temps, après plusieurs échecs militaires (tentative avortée de contrer les Allemands en Belgique), des batailles désastreuses (bataille de la Somme...), le nouveau commandement militaire français (général Weygand) a ordonné un repli général (le 12 juin) et les Allemands sont entrés dans Paris (le 14 juin).

### UN EXODE MASSIF

Lorsque les hostilités ont été déclenchées le 10 mai, des centaines de milliers de Belges et de Français des régions frontalières se sont jetés sur les routes pour fuir vers le sud, abandonnant villages et maisons, et entraînant avec eux, au fur et à mesure de leur progression, les habitants des villages qu'ils traversaient.

Ces colonnes de civils, régulièrement mitraillées par l'aviation allemande (les fameux Stukas, qui piquaient sur la foule toutes sirènes hurlantes), n'ont cessé de grossir au fil des jours. On estime à huit à dix millions le nombre de personnes

concernées par cet exode massif, dont près de 100 000 mourront ou seront portées disparues...

\*Entamée en 1936 (1930 pour la ligne Maginot) la ligne Siegfried s'étendait de la frontière suisse aux Pays-Bas. Contrairement à son équivalent français, ce n'était pas une ligne continue d'ouvrages de fortifications, seuls 30 % des défenses prévues ayant été achevées en 1939.

\*\*Adaptation française de "The Washing of the Siegfried Line", chanson de Jimmy Kennedy et Michael Carr dans laquelle un soldat anglais écrit à sa mère de "quelque part en France".

**“Vous Tirailleurs Sénégalais,  
mes frères noirs à la main chaude sous la glace et la mort  
Qui pourra vous chanter si ce n'est votre frère d'armes,  
votre frère de sang ?  
Je ne laisserai pas la parole aux ministres, et pas aux généraux  
Je ne laisserai pas – non ! –  
les louanges de mépris vous enterrer furtivement  
Vous n'êtes pas des pauvres aux poches vides sans honneur  
Mais je déchirerai les rives Banania sur tous les murs de France.”**

*Léopold Sédar Senghor – Hosties noires*

## **ON DISAIT “TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS”**

Les tirailleurs sénégalais n'étaient pas toujours sénégalais, loin s'en faut : ils venaient du Dahomey, du Togo, du Gabon, de la Haute-Volta, de la Côte d'Ivoire, du Sénégal, du Congo... de l'ensemble de ces pays colonisés regroupés sous les sigles AOF et AEF (Afrique Occidentale Française et Afrique Équatoriale Française). On les avait ainsi nommés pour plus de simplicité, sans s'embarrasser - ici comme dans d'autres domaines - de considérations culturelles, ethniques, identitaires ou de simple dignité humaine.

## **À PARTIR DE 1857**

C'est en 1857 que Louis Faidherbe, gouverneur général de l'Afrique de l'Ouest (AOF), crée un corps d'infanterie indigène baptisé “Tirailleurs sénégalais”. Bras armé de la colonisation en marche, les tirailleurs sont d'abord utilisés dans la conquête de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique Centrale et Équatoriale.

Au cours de la première guerre mondiale, ils vont être très largement utilisés. Le général Mangin, adepte de ce qu'il nomme la “force noire”, en tirera tout le parti possible, conscient des qualités de ces soldats vaillants et dévoués. Le général a son explication : leur système nerveux, pense-t-il, est moins développé que chez l'homme blanc, ce qui les rend peu sensibles tant à la peur qu'à la douleur... Il n'hésitera jamais à recommander leur envoi en première ligne, exemple suivi avec constance au cours des deux guerres...

Ils furent environ 160 000 à combattre sur toute la durée de la première guerre.

## “SUJETS FRANÇAIS”

Lors de la déclaration de guerre en 1939, environ 150 000 tirailleurs sénégalais sont rapidement mobilisés\*. Près de 10 000 d'entre eux combattent dans les Ardennes pour tenter de stopper l'avance des chars allemands en mai 1940, et beaucoup seront massacrés par les Allemands\*\* en juin, après avoir été faits prisonniers.

“Indigènes”, “sujets” français et non citoyens français (si l'on excepte les habitants des “quatre communes” sénégalaises de Saint-Louis, Rufisque, Dakar et Gorée, qui jouissent d'un statut unique dans l'empire africain de la France), les tirailleurs sénégalais avaient un uniforme particulier : chéchia rouge, ceinture de flanelle, blouson à col rond, culotte bouffante, bandes molletières et pieds nus. Ils ne pouvaient être promus que jusqu'au grade de capitaine, quels que soient leurs états de service, leur expérience ou leur formation, et demeuraient, dans ce cas, “officiers indigènes”.

Les tirailleurs sénégalais furent en premières lignes lors du débarquement en Provence d'août 1944, et la fin de la guerre vit ceux qui n'étaient pas revenus à la vie civile participer à la guerre d'Indochine et à diverses opérations de “maintien de l'ordre” dans les colonies (massacres de Madagascar en 1947).

## INGRATITUDE...

Alors que les tirailleurs sénégalais bénéficiaient de pensions d'anciens combattants identiques à celles des soldats français, une loi du 26 septembre 1959 (loi de cristallisation) gela ces pensions après les avoir réduites à un niveau équivalent en moyenne au septième de celles touchées par leurs compagnons d'armes.

En 2003, afin de commencer à réparer cette injustice largement dénoncée (et condamnée en 2001 par un arrêt du Conseil d'État), le gouvernement Raffarin a décidé d'indexer ces pensions sur le coût de la vie dans les différents pays concernés. Puis, en 2004, à la veille de la commémoration du débarquement en Provence, une somme de 120 millions d'euros a été inscrite au budget de l'État pour les revaloriser de 20 à 100 %. Toutefois, la somme nécessaire à un alignement des pensions des quelques 80 000 tirailleurs encore en vie (au début des années 2000) sur celles des anciens combattants français a été évaluée à 1,83 milliards d'euros (étude réalisée à la demande du gouvernement Jospin)... Nombre de tirailleurs qui donnèrent une partie de leur jeunesse à la France avaient placé beaucoup

d'espoir en elle, notamment celui de l'égalité des droits qu'aurait pu consacrer la citoyenneté française, plusieurs fois promise et jamais accordée. Déçus du sort qu'on leur réservait finalement, ils ne furent pas pour rien dans l'avènement des indépendances en Afrique francophone...

Il existe aujourd'hui en métropole un monument dédié à la mémoire des tirailleurs sénégalais et à leur sacrifice : un “Tata” (nécropole) sénégalais, érigé à Chasselay, dans le Rhône. Y reposent les corps de 188 tirailleurs massacrés par les SS en juin 1940 près de Lyon.

\*Le recrutement des tirailleurs sénégalais devait être de deux ordres : la conscription (service militaire), par appel annuel d'une classe d'âge, ou l'engagement volontaire. Toutefois, avec la complicité des marabouts et sous l'autorité des chefs de village, un grand nombre de (présûmés) “conscrits” ou “engagés” furent ni plus ni moins recrutés de force.

\*\*La France avait envoyé plusieurs bataillons de tirailleurs sénégalais lors de l'occupation de la Ruhr après la première guerre.

Durant cette période, les rumeurs d'atrocités (viols, cannibalisme...) attribuées à ceux-ci alimentèrent la théorie allemande de la “honte noire” qu'Hitler utilisera par la suite pour stigmatiser les combattants africains, ces “troupes sauvages”, et justifier leur élimination.

## GOMIERS, TIRAILLEURS ALGÉRIENS ET TUNISIENS...

De nombreux combattants autres que les tirailleurs sénégalais composaient les unités africaines de l'armée française (l'Armée d'Afrique) qui, au cours de la seconde guerre mondiale, assurèrent notamment le succès du débarquement en Provence d'août 1944.

Le corps des Goumiers marocains (de “goum” : compagnie) avait été créé en 1908, d'abord pour remplir une mission de police et de maintien de l'ordre au Maroc. Les Goumiers furent engagés dans les deux guerres mondiales.

C'est en 1841 que furent constitués les trois premiers bataillons de tirailleurs algériens à Alger, Oran et Constantine. Utilisés dans les guerres européennes et les opérations coloniales de la France en Indochine et en Afrique noire au XIX<sup>e</sup> siècle, les tirailleurs algériens (puis tunisiens) allaient eux aussi participer aux deux guerres mondiales.

Au fil de son histoire coloniale, la France a également créé ou utilisé d'autres unités militaires “indigènes” telles les Zouaves ou les Spahis...

## TÉMOIGNAGES

### Sauvé par une paire de chaussettes...

Monsieur Moïse Yehouessi, aujourd'hui cadre retraité de l'administration des postes et ancien tirailleur sénégalais d'origine béninoise (ex-Dahomey), aime raconter cette anecdote dont il n'a, à plus de quatre-vingt ans, oublié aucun détail.

“J'appartenais au 2e bataillon du 8e régiment de tirailleurs sénégalais. Nous étions partis le 5 mai 1943, à pied, par voie de terre, jusqu'à Dakar, ayant à traverser le Togo, le Ghana, le Burkina, le Mali. De là, on allait nous envoyer à Casablanca, puis en Algérie, avant l'embarquement pour l'Italie.”

Le 16 août 1944, sur le bateau même où se trouve de Lattre de Tassigny, chef de la 1re Armée française, le bataillon de tirailleurs sénégalais où sert M. Yehouessi doit être le premier à poser le pied sur le sol français. C'est le débarquement en Provence, dans la baie de Saint-Tropez.

“Alors que nous sommes sur le pont, en tenue de combat, prêts à débarquer, se rappelle-t-il, on entend subitement un ordre : les Sénégalais, en cale ! Et on appelle aussitôt un bataillon de tirailleurs algériens pour nous remplacer...”

Les Allemands nous attendaient avec des canons, des mitrailleuses, des sous-marins... Il y avait des vagues incessantes d'avions au-dessus de nos têtes. Les Algériens ont tous été massacrés.”

M. Yehouessi ne débarquera finalement que le lendemain. Entre temps, on lui a fourni la paire de chaussettes réglementaire qui doit équiper les tirailleurs sénégalais - sensibles au froid - sur le sol européen. Oubli, la veille, de sa distribution, lui a sauvé la vie...

### “Indigène”... et amer

Pour n'être pas, loin s'en faut, un jeune homme tout à fait comme les autres, Moïse Yehouessi n'en a pas moins connu le sort commun de tous les tirailleurs. Et c'est avec amertume qu'il se rappelle comment il est entré dans la “carrière”.

“J'étais élève de l'école William Ponty au Sénégal, une grande école créée pour former les élites africaines chargées d'administrer les colonies françaises. En sont sortis six ou sept futurs présidents tel Houphouët-Boigny. C'était si l'on peut dire une sorte d'ENA africaine. Nous y étions d'ailleurs contraints de porter la cravate, le costume et des chaussures de ville. Nous étions servis à table, on nous faisait

nos lits, on nous donnait même de l'argent au moment des vacances... Nous étions convaincus que nous deviendrions un jour citoyens français à part entière.

Et lorsque j'ai été incorporé, dans le cadre de la conscription, je me suis subitement retrouvé pieds nus, avec la culotte bouffante et la chéchia, comme n'importe quel autre tirailleur, obligé de parler ce charabia qu'on appelait le français tirailleur.”

“Sujet français” (comme l'immense majorité des colonisés), et non “citoyen”, M. Yehouessi n'eut jamais droit à l'équipement du soldat français, ni à son uniforme, ni même à la simple reconnaissance que ses études auraient dû lui valoir. Prématurément illettré - à tout le moins traité comme tel -, il servit cinq ans comme tirailleur de première classe.

Relevé du front le 8 novembre 1944, après quatre mois de combat qui allaient le mener jusqu'à Lons-le-Saulnier, puis de retour au pays, il fut démobilisé en 1946, après avoir suivi (et réussi), sur l'insistance d'un de ses anciens professeurs, l'examen pour devenir aspirant (sous-lieutenant).

Peu enclin à aller combattre en Indochine, et fort de sa formation à William Ponty, il deviendrait finalement peu de temps plus tard directeur général adjoint des postes béninoises, avant de poursuivre sa carrière en France. Il vit aujourd'hui dans le Loiret.

**“ M’appelle Birahima. Suis p’tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p’tit nègre parce que je parle mal le français. C’é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si on parle mal le français, on dit parle p’tit nègre quand même.”**

*Ahmadou Kourouma – “Allah n’est pas obligé” – Seuil, 2000*

## **PARLEZ-VOUS LE “FRANÇAIS TIRAILLOU” ?**

On l’a appelé “petit nègre”, “petit français”, “forofifon naspa”, “moi ya dit”, “français écorché”, “pidgin militaire”... Derrière toutes ces expressions, une même réalité : celle d’une variante simplifiée du français due aux premiers tirailleurs sénégalais, d’où son appellation originelle de “français tirailleur”, ou “français tiraillo”.  
Il est avéré, en effet, que les tirailleurs sénégalais recrutés au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans tous les pays africains de l’Empire colonial français furent bien les principaux initiateurs de cette “langue”, avec pour premier objectif de se comprendre entre eux, qui venaient d’ethnies (bambara, malinkés, wolofs...) et de régions très diverses.

Un double mouvement a parallèlement soutenu l’avènement de ce “pidgin” : la volonté des colonisés d’appréhender la langue des colons, et le désir de ceux-ci de se faire comprendre des “indigènes”.

## **UN LANGAGE ADOPTÉ ET IMPOSÉ PAR L’ARMÉE**

La hiérarchie militaire comprit très tôt l’intérêt de ce code simplifié pour communiquer avec les troupes coloniales africaines. Non seulement elle l’adopta, mais elle l’imposa comme mode de communication entre la hiérarchie et les tirailleurs (et entre les tirailleurs eux-mêmes), contribuant également à son enrichissement et à sa codification.

C’est ainsi que paraît, en 1916, “Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais” (Imprimerie militaire universelle Fournier), ouvrage de large diffusion destiné aux officiers et sous-officiers blancs.

Ce “français tiraillo” présente quelques traits dominants : substantifs tirés du masculin (mon case), verbes à l’infinitif (moi venir), tutoiement seul, suppression des articles et des pronoms personnels, usage de termes spécifiques à fonction et sens multiples (“ya”) : moi ya venir demain ; moi ya maladie (on se rappelle aussi “ya bon Banania”, célèbre publicité des années trente)...

## **FPI, FPA, FPO...**

### **LE “FRANÇAIS TIRAILLEUR” MODERNE**

Un avatar du “français tirailleur” est toujours parlé en Afrique francophone aujourd’hui, le plus souvent par des locuteurs peu ou pas lettrés. Bien qu’ayant gardé ses traits dominants, cette langue a évolué de simple pidgin vers une forme de créole.

Au Burkina Faso, on parle ainsi du “français populaire de Ouaga” (dougou), le FPO.

En Côte d’Ivoire, on évoque le “français populaire ivoirien” (FPI ; ou français populaire d’Abidjan : FPA). Originellement répandu par les tirailleurs sénégalais de retour au pays après les deux guerres mondiales, le FPI cohabite dans certaines couches populaires en tant que langage de la rue à côté à la langue africaine familiale et remplit, comme pour les tirailleurs d’hier, un rôle de langue véhiculaire entre des individus d’ethnies différentes. Pour les enfants, c’est aussi une “passerelle” vers l’apprentissage éventuel à l’école d’un français plus académique.

## LISTE ARTISTIQUE

Gustave Michel Serrault  
Malick William Nadylam  
Camille Emma Javaux  
Baye Dame Pascal Nzonzi  
Etienne Arthur Chazal  
Bha Ralph Amoussou  
Lamine Jacky Ido  
Soguy Cédric Ido  
Massamba Allen Parnell  
Joséphine Baker Maud Rakotondravohitra

## LISTE TECHNIQUE

Producteur Pierre Javaux  
Réalisateur Pierre Javaux  
1<sup>er</sup> assistante Mathilde Cukierman  
Directeur de production Alain Sens Cazenave  
Idée originale Emmanuel Mauro  
Pierre Chaillan  
Scénario Emmanuel Mauro  
Pierre Chaillan  
Pierre Javaux  
Musique originale Béatrice Thiriet  
Mixage Jean-Pierre Laforce  
Création de costumes Françoise Sauvillé  
Son André Rigaut  
Image Gilles Porte  
Montage Eric Renault  
Décors Pierre Queffélec  
Chef maquilleuse Marie-Hélène Duguet  
Casting Catherine Venturini  
Une coproduction P J Prod  
Bac Films  
France 2 Cinéma  
Avec la participation de TPS Star  
Avec le soutien de la Région Ile-de-France  
du CNC  
de la Procirep et de l'Angoa/Agicoa  
En association avec Banque Populaire Images 6  
Ventes Internationales Roissy Films (Raphaël Berdugo)  
Plaza Productions International  
(Jacques-Eric Strauss)  
Editions vidéo France Télévisions Distribution

## NOTES

---

